

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une fable pédagogique

L'Effet Summerhill de François Gravel, Montréal, Éditions du Boréal, 1988, 224 p., 16,95\$.

Yvon Bernier

Numéro 53, printemps 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38963ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, Y. (1989). Compte rendu de [Une fable pédagogique / *L'Effet Summerhill* de François Gravel, Montréal, Éditions du Boréal, 1988, 224 p., 16,95\$.] *Lettres québécoises*, (53), 22–22.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

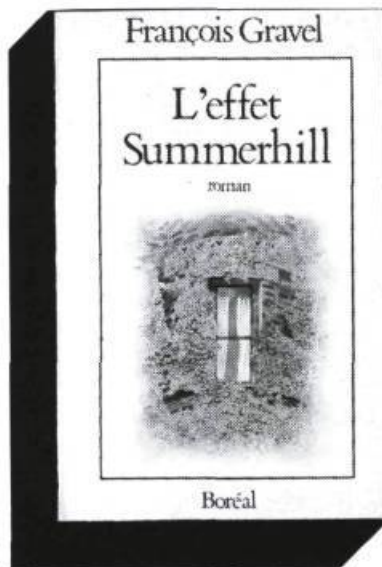
<https://www.erudit.org/fr/>

UNE FABLE PÉDAGOGIQUE

L'Effet Summerhill de François Gravel, Montréal, Éditions du Boréal, 1988, 224 p., 16,95\$.

Il était forcé qu'un romancier d'ici décide un jour de tirer un certain parti fictionnel de l'une ou l'autre de ces théories psycho-pédagogiques qui ont eu de la vogue et parfois de la gloire en notre temps. Car ce siècle qui glisse vers sa fin a engendré, dans le domaine, pas mal de découvertes et plus encore d'expériences aux lendemains piégés fondées sur des idées fumeuses ou des imaginations plus ou moins délirantes, qui certes offraient occasionnellement à la moquerie d'assez parfaites cibles mais dont les enfants faisaient somme toute les frais. Parmi elles, il sied d'accorder une place de choix aux thèses que A.S. Neill relate pour l'essentiel dans son célèbre *Libres Enfants de Summerhill*. L'enseignement du personnage a exercé une séduction durable sur les milieux d'avant-garde de l'éducation même s'il s'avère plutôt discrédité à présent en raison de résultats finalement rien moins que probants, ou qui ne le furent qu'à titre exceptionnel. C'est précisément celui-ci que François Gravel a choisi de mettre à contribution, d'une manière tout à fait personnelle, dans son dernier roman.

L'Effet Summerhill est en effet une fiction qui émane des théories d'A.S. Neill d'une façon que ce dernier, en dépit d'une belle faculté d'invention en matière d'éducation, n'aurait sans doute pu prévoir. Tout part d'un grand-père à l'âme aventureuse qui, après avoir bourlingué sous pas mal de cieux et rencontré une créature de rêve en rupture de ban avec sa propre famille, lui fait un enfant. Ces deux êtres épris de liberté veulent pour lui une éducation différente de celle qu'ils ont reçue, une éducation qui soit véritablement libre, aussi se retrouvent-ils à Summerhill. N'est-ce pas alors la seule école jamais susceptible de faire du jeune garçon «une bombe de bonheur qu'on lancerait à la face de la bourgeoisie»? Hélas, il haïra l'endroit et



gardera un souvenir exécrable de la liberté qui y régnait. Père à son tour, il abandonne à sa femme le soin de gagner la vie de la famille et se consacre exclusivement à la formation de leur fils, phénomène d'encyclopédisme et chef-d'œuvre d'éducation directive, dont l'apprentissage forcené lui inspire une foule d'articles et de conférences jusqu'au jour où la mort met prématurément fin à ses activités.

Devenu bachelier *Summa cum laude* (et non *cum lauda*, comme l'écrit le romancier en un latin que réprouverait son narrateur) et presque aussitôt après orphelin, dans l'incertitude quant aux méfaits ou l'inverse de l'argument d'autorité en éducation, le jeune homme décide de troquer sa campagne contre la ville et de fréquenter l'université. L'accueil du doyen de la Faculté des sciences de l'éducation et de sa fille, seules personnes connues de lui dans ce petit monde, augure plutôt mal. Qu'est-ce à dire alors du milieu étudiant singulièrement veule, des professeurs complètement dingues qui le renvoient à sa solitude intellectuelle de naguère, unique planche de salut dans cet univers déliquescents! Pourtant, il se tirera de ce mauvais pas, non sans avoir préalablement fait la lumière sur ses antécédents familiaux en rapport avec Neill, et trouvera même une compagne de vie dans la

fille du doyen. S'il obtient un poste de professeur de latin, une fois diplômé, il ne le garde pas longtemps. On lui en proposera un autre dans une école qui est l'exacte antithèse de Summerhill, mais il serait maladroit d'en dire davantage, un dénouement gagnant rarement à être dévoilé avant l'heure.

S'il faut en croire l'affirmation de l'éditeur qui figure au dos de *L'Effet Summerhill*, «cette histoire n'a rien à voir avec un roman à thèse». Voire! Qu'il se sente justement dans l'obligation de mettre ainsi en garde l'éventuel lecteur incite déjà à penser le contraire. D'autant plus qu'on comprend mal qu'un roman comme celui-ci, qui possède beaucoup des caractéristiques de la fable, n'ait pas été conçu à la façon d'une petite machine de guerre, amusante certes, mais à coup sûr moins inoffensive qu'on veut bien le prétendre. Une fable dont on ne puisse tirer un enseignement, dégager une morale, cela se trouve-t-il? En tout cas, les portraits caricaturaux des professeurs d'université auxquels le héros a affaire et l'évocation particulièrement mordante du milieu étudiant dans lequel il évolue, laissent volontiers croire que François Gravel profite des circonstances pour régler certains comptes avec un passé familial. Car l'humour dont il fait un généreux usage dans ce roman, à l'instar des précédents, n'empêche pas pour autant que l'on y flaire aussi de l'humeur refroidie.

Pour finir, il y a lieu de se demander s'il ne faut pas imputer à la dimension fable de *L'Effet Summerhill* le tour un peu fâcheusement didactique que prennent certaines pages. L'information relative aux expériences de Summerhill, notamment, possède un aspect documentaire qui entraîne parfois des ruptures de ton. Outre le fait qu'elles gênent du point de vue acoustique, ces ruptures donnent aussi à penser que la fusion ne s'est pas toujours effectuée avec bonheur entre les divers éléments de la fiction. Peut-être même, d'ailleurs, le parti qu'a choisi le romancier de rompre par moments la chronologie par des retours en arrière contribue-t-il à renforcer ce sentiment. Au bout du compte, on dirait que Gravel n'a pas toujours su trouver l'exacte mise en place, architecturale et stylistique, qu'exigeait son récit. Qu'on n'interprète surtout pas ces quelques réserves comme un désaveu de *L'Effet Summerhill*, qui n'est nullement indigne de son auteur ni du lecteur. Tout simplement, elles veulent donner à entendre que ce roman point dénué d'intérêt n'atteint pas au même degré de réussite que l'ouvrage qui l'a précédé, l'excellent *Benito*. □